

Hervé Bourges

L'Afrique n'attend pas

essai

ACTES SUD
questions de société

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'Afrique est le continent le plus jeune. L'Afrique est un gisement de richesses tant sur le plan économique qu'artistique et intellectuel.

L'Afrique interpelle notre avenir. S'appuyant sur son expérience personnelle, sur sa connaissance des hommes et du terrain, et sur ses responsabilités de fondateur d'écoles de journalisme dans plusieurs pays d'Afrique, Hervé Bourges, dans ce livre court, incisif, argumenté, plaide pour un renversement de regard : nous avons besoin de l'Afrique. Cette reconnaissance ne peut se faire qu'à certaines conditions tant économiques – annulation de la dette –, politiques – fin de la Françafrique, établissement d'un nouveau partenariat – qu'intellectuelles – prise en compte de la renaissance africaine et mise en œuvre de la francophonie.

Hervé Bourges, ancien président de Radio France internationale, de TF1, de Canal+ Afrique, de France Télévisions et du Conseil supérieur de l'audiovisuel, actuel président du Comité permanent de la diversité à France Télévisions, signe un livre d'espoir et de combat.

HERVÉ BOURGES

Journaliste, directeur de rédaction, patron de radio et de télévision, Hervé Bourges a considérablement marqué le paysage médiatique français. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages dont les thématiques témoignent – comme son parcours personnel – d'un attachement profond et de longue date au continent africain.

DU MÊME AUTEUR

L'ALGÉRIE À L'ÉPREUVE DU POUVOIR, préface de Jacques Berque, professeur au Collège de France, Grasset, Paris, 1967.

LA RÉVOLTE ÉTUDIANTE, Seuil, coll. "L'histoire immédiate", Paris, 1968.

DÉCOLONISER L'INFORMATION, Cana, Paris, 1978.

LES CINQUANTE AFRIQUES, avec Claude Wauthier, préface de Joseph Ki-Zerbo, postface de Samir Amin, Seuil, coll. "L'histoire immédiate", 2 vol., Paris, 1979.

POUVOIR, INFORMATION ET DÉVELOPPEMENT EN AFRIQUE, doctorat d'Etat de science politique, Lille, université de Lille-II, thèse, 1981.

LE VILLAGE PLANÉTAIRE, L'ENJEU DE LA COMMUNICATION MONDIALE, avec Jules Gritti, préface d'Amadou Makhtar Mbow et Jacques Fauvet, Nouvelles éditions africaines, Dakar, 1986.

UNE CHAÎNE SUR LES BRAS, Seuil, Paris, 1987.

UN AMOUR DE TÉLÉVISION, avec Pascal Josèphe, Plon, Paris, 1989.

LA TÉLÉVISION DU PUBLIC, Flammarion, Paris, 1993.

DE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT, Grasset, Paris, 2000.

SUR LA TÉLÉ : MES 4 VÉRITÉS, Ramsay, Paris, 2005.

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR. LUMIÈRE NOIRE, Mengès, Paris, 2006.

MA RUE MONTMARTRE, Ramsay, Paris, 2007.

Edition préparée sous la direction
de Laure Adler

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00306-7

HERVÉ BOURGES

L'Afrique
n'attend pas

essai

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE RENOUVEAU

Ce livre ne s'adresse pas directement aux africanistes, qui ont une approche sociologique, historique et cognitive souvent fertile. Je renvoie le lecteur à leurs travaux, articles et films qui m'ont beaucoup appris. Il ne s'adresse pas à un microcosme parisien gavé de certitudes et politiquement correct. Ce livre s'adresse avant tout aux esprits libres, curieux, soucieux de comprendre l'évolution du monde. Je souhaite inviter à réfléchir sur ce qui se passe au sud de la Méditerranée, sans a priori, sans œillères, sans naïveté, à partir de ma connaissance des hommes, de mon expérience du terrain¹. Mais les faits ont toujours raison : ils peuvent demain contredire tout ou partie de mon approche. Qui peut prédire à coup sûr l'état du monde, et la place de l'Afrique, à moyen et long terme ?

François Mitterrand me disait en 1983 : "Sans l'Afrique, il n'y aura plus d'histoire de France au XXI^e siècle." Il faut rompre avec une vision archaïque – voire archéologique – de l'Afrique et se tourner vers l'Afrique vivante, l'Afrique féconde, l'Afrique d'aujourd'hui. Il faut archiver nos clichés de l'époque coloniale, remettre en cause les informations, souvent datées et incomplètes. Nous devons aussi mettre au placard les fausses lucidités de l'afro-pessimisme bien pensant.

1. Cette expérience s'est nourrie de fréquentes rencontres avec les dirigeants africains, mais aussi de quinze années d'activités professionnelles en Algérie, au Cameroun, en divers pays d'Afrique de l'Ouest, d'Afrique centrale et du Maghreb.

En reprenant la plume en 2010 tout en m'appuyant sur mes découvertes récentes, j'ai appris mille choses, petites ou grandes, que j'ignorais encore de ce continent qui m'est pourtant si familier. J'ai notamment redécouvert un patrimoine de plus en plus riche, mais dispersé, mais pillé, par trop oublié.

J'ai découvert des pays jeunes, en plein essor, parfois négligés par la communauté internationale. J'ai découvert d'autres Afriques, celles qui parlent anglais ou swahili, celles qui remplissent les cybercafés, celles d'Internet, du portable et du satellite.

J'ai pu – à nouveau – regarder notre monde, la tête à l'envers, les pieds campés sur le sol d'un autre hémisphère. Celui où l'"immigré" est un "émigré", où le voyage est un exil. Celui où le clandestin est un aventurier et, parfois, le bateau, un cimetière. Celui où "investissement" est synonyme de travail et de développement, où le mot "codéveloppement" n'est pas qu'une ligne sur un budget, mais un hôpital, une école, un espoir... Partout j'ai retrouvé une Afrique libérée de ses complexes et vivifiée par des interlocuteurs déterminés et impliqués dans le devenir du continent, sans méconnaître ni ressasser son passé.

J'invite le lecteur à un nouveau survol, avec un autre regard. Comme le dit justement l'écrivain et diplomate Jean-Christophe Rufin : "C'est vrai partout, mais peut-être encore plus en Afrique, le plus grand reproche que l'on puisse nous faire, c'est de ne pas connaître ces pays, de ne pas les écouter, d'arriver avec des idées préconçues¹."

La France peut encore – doit toujours – être le partenaire privilégié d'une Afrique qui n'attend pas. Si plusieurs pages se sont tournées – parfois heureuses, quelquefois scandaleuses, souvent douloureuses –, de nouvelles lignes sont à écrire, de part et d'autre de la Méditerranée, d'un bout à l'autre du Sahara, ici et là, des deux côtés de l'équateur. Comme le disait Khalid Muhammad Khalid, le penseur égyptien : "Il y a loin de la Réforme à la Renaissance."

Mais le renouveau, lui, est déjà là.

1. *Le Figaro*, 16 juillet 2010.

I

L'AFRIQUE DANS L'ANGLE MORT

En France, on ne voit pas l'Afrique telle qu'elle est. La faute à des décennies de crises diverses, au prisme étroit de la Françafrique, à l'imbrication entre les problématiques migratoires et les enjeux de développement. La puissance du prêt-à-penser et des bons sentiments interdit le constat des évidences et pourrait même faire manquer à la France le décollage d'un continent avec lequel elle a tant échangé.

La population de l'Afrique est estimée à 987 millions d'habitants parmi lesquels beaucoup d'enfants¹. Plus de sept par femme au Niger. Bientôt un milliard d'Africains : la population du continent a progressé de près de 30 % entre 1990 et 2000.

Dans la majorité des pays, l'augmentation de la population est le résultat d'une fécondité élevée et constante associée à un taux de mortalité en diminution qui reste pourtant bien trop élevé en comparaison avec d'autres régions du monde.

Un milliard ! Et deux milliards en 2050 !

On ne voit pas l'Afrique telle qu'elle est. Ni à Paris, ni à Washington, ni à Londres. Ni dans les organisations internationales, omniprésentes sur le continent noir et souvent inopérantes. A quoi cette ignorance tient-elle ?

1. Conférence internationale sur la population et le développement d'Addis-Abeba, octobre 2009.

Sans doute à l'épisode complexe de la décolonisation, qui détermine encore grandement les attitudes de part et d'autre. La guerre d'Algérie a précipité la fin de la IV^e République – et encore, ce qui était en cause dans l'esprit de nombre de nos compatriotes, c'était la conscription : jusqu'à trente mois pour certains appelés –, mais elle constitue certes un point aigu de l'histoire nationale. J'ai moi-même passé vingt-sept mois à Aïn-Arnat près de Sétif entre 1958 et 1960. L'Algérie, du fait de la longueur de la présence française, de la revendication nationaliste, de l'imbrication de deux cultures et d'une guerre qui ne disait pas son nom, présente une situation qui relève de l'exception dans l'historiographie de la décolonisation. L'évaporation quasi instantanée de la Communauté dès 1959 – tous les pays africains ont acquis leur pleine souveraineté en 1960 – n'a pas ébranlé la France du Général. Tout juste, les affaires africaines sont-elles entrées dans le domaine réservé. Elles y sont restées peu ou prou. D'où une opacité consubstantielle aux relations franco-africaines.

Cinq décennies de crises, de coups d'Etat, de guerres civiles, de relations personnelles frelatées, de collusion d'intérêts et d'ententes tacites... le prisme étroit de la Françafrique... Si maintenant, à Paris, on évoque la période de façon un peu gênée, certaines élites d'Afrique francophone dénoncent les méfaits de l'époque postcoloniale avec une vigueur redoublée.

Au sud, que reste-t-il du *Soleil des indépendances*¹ ? Une grisaille d'espoirs déçus, d'ajustements structurels, de corruption trop fréquente, de régimes autoritaires, voire dictatoriaux. Au nord, qu'est devenu l'intérêt éveillé par le Tiers Monde il y a un demi-siècle ? Un charabia consensuel et naïf entretenu par des tiersmondophiles de salon, qui n'ont jamais passé l'équateur qu'avec leur doigt sur une mappemonde.

1. Ahmadou Kourouma, Presses de l'université de Montréal, 1968.

L'image de l'Afrique, aujourd'hui, c'est Tarzan à la sauce CNN : réserves naturelles en péril, catastrophes humanitaires, prises d'otages dans le Sahel illustrant la menace islamiste, chefs d'Etat parfois qualifiés de satrapes ou de "rois nègres". Le reflet n'est pas infondé, mais très réducteur, trop caricatural, parfois à connotation paternaliste et même raciste. L'Afrique interpelle l'opinion mondiale sur un registre compassionnel, lacrymogène. Famines en Ethiopie, sacs de riz pour la Somalie, *French doctors*, zozos de l'Arche de Zoé... Depuis les années 1980, le continent est au cœur d'élans humanitaires – parfois sincères, souvent ridicules, toujours surmédiatisés – orchestrés par le show-business qui envisage la caméra comme un nouveau roi thaumaturge. On pense à Bob Geldof et à son initiative du Band Aid, au clip *We Are the World* des chanteurs américains d'USA for Africa, à Bono, le chanteur de U2 – par ailleurs, champion de la défiscalisation –, élevé par Tony Blair au rang de KBE (*knight of the British Empire*) pour avoir "ouvert les yeux aux dirigeants du G8 sur les besoins accrus d'aide au développement en Afrique".

Les drames frontaliers aux portes de l'Europe interpellent : à la fois problème politique complexe et délicat, et tragédies qui en appellent à la morale la plus élémentaire. Ces candidats à l'émigration clandestine dont certains sont retrouvés crucifiés sur les grillages de Ceuta et Melilla (dans le Nord du Maroc), ces boat people qui vont mourir en mer au large de la Grande-Canarie (en face de la Mauritanie), ou sur l'île de Lampedusa (au sud de la Sicile) sont porteurs d'une énergie indéniable, d'une pulsion de vie, qui pourrait être employée autrement qu'à la poursuite d'un eldorado imaginaire. Au redressement et au développement de leurs pays d'origine, par exemple.

A l'inverse, les "charters vers le Mali", s'ils constituent la fin douloureuse d'une aventure clandestine, participent d'une crispation des deux côtés, d'un sentiment d'injustice du côté africain, d'un sentiment de défiance et de rejet du côté occidental. La problématique n'est pas purement hexagonale : au Royaume-Uni, cela se nomme

deportations to Congo et, aux Etats-Unis, la propre tante du président américain Barack Obama est menacée d'expulsion...

Au nord, rien de nouveau ! L'Afrique n'y fait que très rarement les gros titres. Est-ce parce que les trains arrivent tous à l'heure ? Certes non, parfois il n'y a même pas de voies ferrées... Signalons au passage qu'il faudrait renouveler et redéployer les lignes ferroviaires pour que les Africains puissent se déplacer sur leur continent autrement que par avion, avec d'improbables escales à Zurich, Paris, Londres ou Francfort...

Plus sérieusement, on verra dans ce manque d'intérêt médiatique une application du coefficient "mort-kilomètre" dont le paradigme est que plus les événements sont éloignés, moins ils intéressent le grand public.

Pourtant, en France, les quotidiens nationaux et régionaux, quelques hebdomadaires et périodiques – *Le Monde diplomatique, Jeune Afrique, L'Humanité Dimanche, Courrier international*, pour ne citer que ceux-là – jouent un rôle appréciable. Régulièrement, articles de fond et reportages viennent éclairer divers aspects politiques, économiques et sociaux de l'Afrique et sa place sur l'échiquier géopolitique. L'édition publie de nombreux ouvrages de réflexion à l'occasion du cinquantenaire des indépendances¹... Dans le service public, France Télévisions et l'INA ont produit une série de films historiques consacrée à l'évolution de l'Afrique, de l'ère coloniale et des indépendances jusqu'à nos jours, à partir d'archives d'actualités heureusement conservées ; Radio France internationale et France Culture en ont fait autant dans le

1. On commémore en 2010 l'accession à la souveraineté de quatorze ex-colonies françaises, Côte-d'Ivoire, Cameroun, République centrafricaine, Congo (Brazzaville), Dahomey (devenu Bénin), Gabon, Madagascar, Mali (ex-Soudan), Mauritanie, Niger, Sénégal, Tchad, Togo, Haute-Volta (devenue Burkina Faso).

domaine des archives sonores. La presse africaine en ligne suit les anniversaires : afrik.com, africultures¹...

Mais on souhaiterait voir davantage d'événements médiatiques.

Dans le domaine grand public, cette année, je n'en ai trouvé que deux. Ne boudons pas notre plaisir, c'est mieux que d'habitude.

Voilà quoi qu'on en dise, défilant sur les Champs-Élysées le 14 juillet 2010 pour célébrer le cinquantenaire des indépendances², des forces armées venues d'Afrique francophone, lointaines héritières des tirailleurs sénégalais et des héros de Monte Cassino, "morts pour la France"³. Et il faut saluer l'heureuse initiative du président Sarkozy, alignant les pensions des anciens combattants africains sur celles des Français.

A cet égard, un film réalisé en 1988 par le cinéaste sénégalais Ousmane Sembene, *Le Camp de Thiaroye*, qui fut peu distribué en France, relate la mutinerie des "tirailleurs sénégalais" ayant combattu pour la France libre et qui découvrent, dans le camp de transit de Thiaroye, que leur prime de démobilisation est de moitié inférieure à celle des soldats français. Des blindés encerclent la base, tirent sur les mutins et font plusieurs dizaines de victimes... C'est à cette injustice insupportable que la France remédie aujourd'hui.

Voilà la Coupe du monde de football. La phase finale de la compétition FIFA a lieu pour la première fois sur le continent en Afrique du Sud ! *Waka Waka*, c'est au tour de l'Afrique ! Pendant plus d'un mois, le cœur médiatique

1. On lira notamment avec intérêt les "Pages d'histoire" de *L'Express* consacrées à "la décolonisation" (juillet-août 2010) et le hors série de *L'Humanité*, "Afrique, le temps des indépendances, 1960-2010" (avril 2010).

2. L'ancien ministre Jacques Toubon, avec de faibles moyens, parrainera intelligemment tout au long de 2010 des manifestations à caractère historico-culturel célébrant le cinquantenaire des indépendances.

3. Et immortalisés par la chanson *Ancien Combattant* de l'ami Zao, musicien congolais.

du monde a battu sur le continent noir et les oreilles ont bourdonné au son obsédant des vuvuzelas. Trois commentateurs : “L’organisation du Mondial a été parfaite. J’avais des tas d’idées reçues sur l’Afrique, elles ont été balayées. J’espère que l’esprit presque surnaturel inspiré par Mandela lui servira. Et tous mes éloges au Ghana”, déclare le célèbre entraîneur et consultant de Canal+ et d’Europe 1, Guy Roux¹. “Le foot mondialisé aura rapproché sans haine des races et des continents. Avec sa conquête de l’Asie et de l’Afrique, il est le précurseur de notre monde multipolaire. Il aura redonné un peu de fierté aux humiliés du Tiers Monde, aux talents des favelas et des bidonvilles”, écrit Claude Imbert². “Le football est en avance sur la géopolitique”, dit aussi justement Pascal Boniface, et c’est un des plus beaux spectacles du monde. Formidable parenthèse...

Mais ces deux courts épisodes ne suffiront pas à lever les œillères qui continuent d’obstruer notre regard.

LA MALÉDICTION DE CHAM

Cheikh Anta Diop faisait une interprétation personnelle de l’épisode biblique de la malédiction du fils de Cham, Canaan, qui est, c’est le moins que l’on puisse dire, douteuse. Pour avoir aperçu son père nu, Cham voit son fils Canaan condamné à demeurer “l’esclave de l’esclave de ses frères” : par des explications contestables, Cheikh Anta Diop en vient à estimer que c’est de l’ancêtre des Noirs qu’il s’agit. L’immense majorité des spécialistes, africains ou pas, ne prend pas cette thèse au sérieux. Pourtant, dans l’inconscient collectif occidental, il existe bel et bien, de façon induite, cette idée que l’Afrique est un continent perdu, maudit.

Longtemps, pour les Européens, ce continent “barbare” est demeuré mystérieux et incompris. Le mysticisme et

1. *France-Soir*, 13 juillet 2010.

2. *Le Point*, 17 juin 2010.

l'oralité, l'ethnicité, l'imperméabilité supposée des traditions africaines aux concepts de progrès et de rationalisme à la base de la civilisation occidentale moderne ont longtemps égaré les Européens. Des milliers de kilomètres de côtes où le marin, qu'il soit pêcheur ou commerçant, cherchait des abris dans les estuaires. Au-delà ? *Terrae incognitae*... Pas pour tout le monde : les caravanes venues d'Arabie connaissaient parfaitement certaines de ces régions depuis la nuit des temps. La route des caravanes avait même ouvert la voie à un marché particulièrement stratégique, et ignoble : la traite des esclaves. On trouve des restes de cette culture de l'esclavage dans certains pays, à cheval entre monde arabe et Afrique noire, comme le Soudan ou la Mauritanie.

C'était la traite arabe, et l'itinéraire oriental : les historiens estiment qu'elle a concerné entre 12 et 17 millions de captifs en treize siècles.

Les Européens ne seront pas en reste avec l'esclavage transatlantique qui s'appuie essentiellement sur des sites côtiers : Abidjan, Gorée... 11 millions d'hommes, en quatre siècles seulement (15 à 30 millions selon Christiane Taubira¹).

Il faudra attendre l'ère coloniale et la conférence de Berlin en 1882 pour que les grandes puissances européennes – Britanniques, Allemands, Français, Espagnols, Portugais et Belges – s'intéressent sérieusement aux terres inconnues de l'Afrique intérieure et procèdent à leur dépeçage et à leur partage.

Souvent accompagnées de missionnaires, des expéditions militaires ou scientifiques vont prospecter le continent en remontant vers les sources des fleuves : "*Doctor Livingstone, I presume.*" Les bois, les minerais, l'or et les diamants... *Les Mines du roi Salomon... Il est minuit, docteur Schweitzer.*

Plus d'un siècle plus tard, qu'est-ce qui a vraiment changé ?

De la décolonisation, vont éclore cinquante Afriques, cinquante-trois aujourd'hui, semblables et différentes. Quarante-neuf pays plus le Liberia, dont on connaît l'histoire

1. Députée de Guyane.

particulière, seul Etat souverain du continent avant que l'Égypte ne s'affranchisse de la tutelle britannique en 1922.

Des indépendances qui d'abord suscitent l'enthousiasme, puis la circonspection et enfin la désillusion.

Je citerai de nouveau Kourouma et son *Soleil des indépendances*¹.

“A quand la fin des indépendances ? Pour le héros, l'indépendance se réduit à la carte nationale d'identité, au parti unique rapidement imposé partout, au drapeau et à la prison, symbole préservé de la violence héritée du système colonial.”

Dans un proche futur, on risque d'assister à la séparation du Soudan en deux Etats, le Sud chrétien et animiste, à la population majoritairement noire, et le Nord musulman, à la population majoritairement arabisée. Le président actuel, Omar el-Béchir, est sous mandat d'arrêt international.

Plusieurs frontières sont à la limite de la cassure, un mouvement de sécessions en cascade, une transformation profonde du paysage géopolitique du continent et une remise en cause des frontières héritées de la colonisation ne sont pas à exclure. Frontières coloniales artificielles, comme chacun sait, mais qui ont garanti, bon an, mal an, une certaine stabilité de la carte de l'Afrique – selon l'adage *Uti possidetis juris*² – et une paix toute relative pendant plus d'un demi-siècle. Bilan à porter au crédit de la plus pauvre des organisations internationales : l'OUA, l'Organisation de l'unité africaine née en 1963 dans le décor de l'après-Deuxième Guerre mondiale.

Les indépendances se nourrissent aux mêmes sources que l'ONU, ou l'Unesco dont la déclaration fondatrice affirme que “c'est dans l'esprit des hommes que se construisent les murailles de la paix”.

A l'OUA, la décolonisation viendra avant la paix dans l'ordre des urgences. Et bientôt la lutte contre l'apartheid focalisera toutes les énergies dans un consensus trompeur...

1. *Op. cit.*

2. L'expression provient de la phrase *Uti possidetis, ita possideatis* qui signifie : “Comme vous avez possédé, vous continuerez à posséder.”